



LIVRE :

**C'est la guerre, petits sujets
sur la violence du fait guerrier
(XIX^{ème} – XXI^{ème} siècle)**

Dans ces nouvelles présentées par Stéphane Audoin-Rouzeau, en partant de la micro-histoire chère à l'auteur, chaque fait guerrier illustre la violence. Les écrits rassemblés de manière chronologique illustrent *«une progression de la violence guerrière si prodigieuse, qu'elle transforme les conditions du combat moderne et la logique même de l'activité guerrière, de moins en moins limitée aux seuls combattants et de plus en plus meurtrière pour des populations désarmées devenues au fil des conflits la cible privilégiée de la violence»*.

Penchons-nous sur le premier sujet qui montre que la violence allemande ne s'est pas concentrée sur le XX^e siècle. La bataille de Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 19 janvier 1871, signe l'ultime défaite en rase campagne des armées françaises. Elle est aussi le chant du cygne de la *«bataille traditionnelle»*. Ce jour-là, alors que les hommes du général Trochu tentent de percer le siège de Paris lors de la bataille de Buzenval, l'armée du Nord placée sous le commandement du général Faidherbe cherche à s'ouvrir le passage de la Somme dans sa marche vers la capitale. Ses 25 000 hommes sont disposés selon une situation géographique autour de Saint-Quentin qui n'est pas sans rappeler celle de Sedan quatre mois plus tôt. Mais ce type de lecture d'une bataille, essentiellement cartographique, constitue le meilleur moyen d'aseptiser presque totalement la violence et le vécu de terreur de ceux qui ont combattu.

C'est d'abord oublier que cette armée est composée de troupes improvisées, garde-mobile et garde nationale, dépourvues d'officiers compétents. Les hommes sont munis de quatre modèles de fusils différents et ne sont même pas dotés de vêtements d'hiver. Cependant, si la cavalerie est inexistante, l'armée du Nord dispose en revanche d'une artillerie acceptable s'élevant à une soixantaine de canons : c'est un de ses seuls points forts.

Faidherbe a pris le commandement de l'armée du Nord le 20 novembre 1870. Malheureusement, la bataille d'Amiens, le 27 novembre, aboutit à la prise de la ville par l'ennemi et donne à ce dernier le contrôle de la ligne de che-



min de fer en interdisant le passage vers Paris par la capitale picarde

Se repliant à chaque fois vers le Nord, Faidherbe transforme ensuite deux victoires tactiques en défaites stratégiques. Pour atteindre son objectif, il ne lui reste plus qu'un seul passage possible, nettement plus à l'est, Saint-Quentin. Ces expériences successives de

violence sont amplifiées par la terreur infligée par l'artillerie adverse avec son canon *Krupp*. Il faut pourtant descendre au niveau de l'expérience de violence individuelle pour comprendre vraiment le mécanisme de la défaite.

L'auteur analyse la défaite française à partir de trois témoignages de combattants rédigés peu de temps après 1870. La dimension la plus intéressante de ces trois témoignages a trait à la dynamique de peur collective, voire de panique, qui s'est emparée des troupes. L'un mentionne en outre à propos de l'artillerie ennemie que *«jamais les projectiles ne s'étaient succédé avec une continuité aussi menaçante»*. Un autre raconte : *«Je vois encore nos mobiles, en désordre, couverts de boue et noircis par la poudre, jetant leur fusil pour mieux courir. Les officiers faisaient tous leurs efforts pour les rallier, mais nos troupes en déroute n'écoutaient que la peur.»*

Deux jours après la défaite, Faidherbe proclame à ses soldats dans une tentative d'exorciser cette défaite écrasante : *«Vous avez bien mérité du pays»*.

L'auteur, Stéphane Audoin-Rouzeau, est historien et notamment spécialiste de la Première Guerre mondiale, à laquelle il a consacré de nombreux ouvrages. Il est également directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et président du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne.

François ROUSSEAU

C'est la guerre, petits sujets sur la violence du fait guerrier (XIX^{ème} – XXI^{ème} siècle), de Stéphane Audoin-Rouzeau, éditions du Félin, collection histoire & sociétés, avril 2020, 272 pages, 22 euros.